

Brèves littéraires

Brèves

L'allumeuse

Suzanne Myre

Number 54, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2000). L'allumeuse. *Brèves littéraires*, (54), 34–38.

L'allumeuse

Montréal-Nord est un endroit ennuyant. Je le sais, j'y ai vécu les vingt premières années de ma vie. C'était Montréal-Mort, comme on disait en se trouvant drôle. Il ne s'y passait jamais rien, si bien que la messe du dimanche constituait la seule et incontournable activité dans la paroisse Saint-Vincent-Marie-Strambi.

Mes frères ont été forcés d'y assister jusqu'à quinze ans. Moi, on m'a relâché la bride à treize. À cause du bedeau Poirier.

Je l'aimais bien pourtant, avant ça. Il me permettait d'allumer, pour le prix d'un, autant de petits lampions que je désirais. J'étais toutefois raisonnable : jamais plus de trois à la fois, exceptionnellement quatre, lorsque j'avais un voeu qui ne pouvait attendre. Je respirais l'odeur de la longue allumette grillée les yeux clos, et les entrouvrais à peine pour enflammer les cordes cirées des bougies dont je choisissais savamment la couleur des contenants : un rouge, un blanc, un rouge, un blanc. Jamais deux rouges de suite, mais parfois deux blancs, allez savoir pourquoi.

J'avais ce privilège seulement après la messe de midi, lorsque le dernier fidèle avait quitté l'église. Ma mère

s'empressait de retourner à la maison avec mes deux frères pour préparer le dîner et me laissait derrière elle, me croyant probablement prise d'un excès de piété. J'attendais que les grosses portes de chêne se referment définitivement, décroisais les mains, effectuais une gènesflexion avec la grâce d'une ballerine et, sur la pointe des pieds, marchais jusqu'à la balustrade entourant l'autel, là où se trouvait le chariot déjà constellé de petits lutins jaunes frétilants.

Au loin, là où l'ombre projetée du jubé dessinait une tache sombre sur le *terrazzo*, se tenait le bedeau, un balai à la main et aux lèvres un sourire, comme je le voyais chaque dimanche avant qu'il ne s'avance vers moi d'une démarche glissante, ses pieds effleurant à peine le sol.

« Te gêne pas, me disait-il. C'est pas un péché si tu en allumes trois plutôt qu'un. »

Je ne me le faisais pas dire deux fois, j'aimais tant l'odeur persistante du petit bois brûlé.

Ce jour-là, il a ajouté : « C'est pas un péché ça non plus. Le petit Jésus peut nous voir. On ferait pas ça dans son dos. »

Il n'a pas fait grand-chose ce dimanche-là, le bedeau Poirier. Il n'a qu'effleuré le bas de mon dos avec sa main, et un peu ma poitrine, là où ça commence à déformer mon tricot. Je n'ai rien dit, le long frisson qui m'a secouée m'aurait coupé la parole si une parole

avait voulu passer mes lèvres. Et mes lèvres, de toute façon, étaient clouées par celles du bedeau Poirier. Encore là, je n'ai pas bougé. Ça ne faisait pas mal, même que je me suis sentie disparaître un instant, devenir légère, comme si quelque chose en dedans de moi cherchait à s'envoler.

Ce dimanche-là, il m'a encouragée à allumer un cinquième lampion. Je n'ai pas pu, ma main tremblait trop.

C'est dommage. Ma mère avait préparé des nouilles au ketchup, avec des tranches de rosbif réchauffées dans le jus, mon repas favori. J'ai joué dans les macaronis, je regardais le rouge du ketchup faire des flaques autour de la viande, et quand elles ont commencé à danser devant mes yeux, j'ai vu mille flammes minuscules s'allumer d'un seul coup.

Je n'ai prétexté ni fièvre, ni symptôme affligeant le dimanche d'après pour éviter la messe. J'avais envie d'y aller même, parce que j'étais si sûre d'avoir rêvé tout ça, le grand frisson et tout.

Pourquoi alors mes jambes devinrent-elles flageolantes lorsque le bedeau s'est avancé silencieusement vers moi, son balai à la main, le visage comme un grand désert beige, le sourire balayé par un vent fou qui sortait de ses yeux.

Cette fois-là, il n'a dit que « Viens par ici, viens avec moi ». J'étais une automate, une marionnette taillée

dans la culpabilité, dont il tirait les cordes ; j'étais la petite fille allant confesser ses péchés dans le confessionnal ; le bedeau, lui, vivait les siens.

Dans le noir, j'ai mieux vu ce qui se passait. Ça s'est déroulé comme un film que j'aurais regardé les yeux fermés. La boîte qui nous contenait n'était plus que sons, chuchotements, soupirs, frottements. J'avais ses mains partout sur moi, et les miennes là où il voulait qu'elles soient. Il me disait des choses, que je l'allumais, qu'il était mon petit lampion brûlant. Ses propos me rendaient vulnérable. Peu à peu, il a scié ma volonté et son péché devint aussi le mien.

Dès lors, le confessionnal fut notre crèche. Ma main n'allumait plus aucun lampion et le chariot brillait maintenant d'autres feux que les miens. Je devenais incandescente le temps de ma visite dans le noir, et j'en sortais plus éteinte que vive.

Pourtant, je ne redoutais aucun de ces dimanches ; pire, je les attendais comme la venue du Messie. Ma mère me voyait bien m'étioler dans un silence éloquent, mais elle se refusait apparemment à enfreindre le territoire qu'elle croyait celui de l'adolescence butée, auquel elle n'avait pas accès. Peu importe ce qu'elle imaginait. Pour ne pas remarquer l'ombre qui s'étendait sur mon visage, elle devait avoir à l'esprit la survie de la famille dont elle avait seule la charge, mon père étant parti conquérir un monde dans lequel nous n'occupions aucune place. Mais je me refusais à être malheureuse, je me refusais même à penser que j'avais le droit de l'être.

Les dimanches, tous pareils les uns aux autres, s'enfilaient comme les grains ternis d'un vieux chapelet. Puis, il y eut *celui-là*.

Je me vis parcourir les rues menant à l'église avec une fébrilité qui aurait dû inquiéter maman. Mes frères, eux, se moquaient de moi. « Elle a le diable au corps ! » Ils ne croyaient pas si bien dire. Le feu de cent bougies irradiait le bas de mon ventre. Je voulais aller me confesser, je voulais, après la messe...

Mais, après la messe... après la messe, le bedeau Poirier ne se montra pas. Je courus ouvrir toutes les portes de tous les confessionnaux, mais ils ne révélaient qu'un trou noir béant, n'exhalaient qu'une fade odeur de sacrifice. J'étais folle, ma peau m'incendiait, je suffoquais, il fallait que je m'éteigne. J'aspergeai ma figure de l'eau des bénitiers, mais ce n'était pas suffisant pour apaiser la peine, la frustration, la rage qui m'étouffaient. Je volai comme une flèche vers le chariot des lampions. J'en allumai un, deux, trois, je les allumai tous. Tous, ce n'était pas encore assez. J'emportai la flamme sur l'autel et la nappe blanche qui le recouvrait prit feu. Je m'assis devant mon bûcher et quand on vint me chercher, je me balançais d'avant en arrière comme un jouet au mécanisme déréglé en répétant « prenez-moi prenez-moi prenez-moi ».

J'ai vécu vingt ans à Montréal-Nord. J'ai été contente de quitter cet endroit. Il ne s'y passe jamais rien.